

UNE CORRESPONDANCE FRANÇAISE RETROUVÉE

Il serait peut-être plus exact d'écrire: une correspondance en français, parce qu'il s'agit de celle échangée entre Clemens, prince de Metternich, et la duchesse Wilhelmine de Sagan. Après les lettres de Madame de Staël conservées en Bohême que Madame Maria Ullrichová avait découvertes à Plasy, près de Plzeň, dans les archives ayant appartenu à la famille de Metternich, voici un autre ensemble, plus important, semble-t-il, plus intéressant à un certain point de vue, en tout cas plus cohérent: Clemens Metternich — Wilhelmine von Sagan, *Ein Briefwechsel 1813—1815*. Herausgegeben von Maria Ullrichová. Geleitwort von Arthur Breycha-Vauthier. Veröffentlichungen der Kommission für neuere Geschichte Österreichs. Graz-Köln, Verlag Hermann Böhlau Nachf. 1966, 286 pages.

Le total de ces lettres — environ 600 — couvre l'espace de temps de février 1812 à décembre 1818. Cependant pour le fond cette correspondance qu'on avait cru perdue se situe entre 1813 et 1815. Le choix que Madame Maria Ullrichová en publie contient l'essentiel, n'éliminant que des lettres sans intérêt réel et comprenant plusieurs autres qui ont pour auteurs différents personnages d'époque (F. v. Hoppé, F. v. Gentz, F. Pálffy, etc.). Elles sont rédigées presque toutes en français, seules de très rares le sont en allemand.

Le volume est introduit, d'une part, excellemment par M. le Docteur Arthur Breycha-Vauthier, ancien directeur de la Bibliothèque des Nations unies à Genève et ambassadeur d'Autriche à Beyrouth, l'un des meilleurs spécialistes des questions concernant Metternich et son temps — d'autre part par Madame Maria Ullrichová qui résume d'une façon suggestive les circonstances de sa découverte. Elle donne des détails utiles sur l'histoire des rapports amoureux de Metternich avec la duchesse de Sagan, sur les textes publiés et la manière dont elle a procédé en les reproduisant dans son livre.

Ce qui domine dans ces lettres, c'est qu'elles sont personnelles et intimes. Cela ne les empêche pas de faire revivre en passant les années dramatiques où les forces antinapoléoniennes, réunies avant tout par Metternich, prenaient le dessus et finirent par décider du sort de l'Empereur. On a dit avec juste raison qu'à la lumière de ces lettres on entrevoit mieux de quelle façon se préparait la nouvelle Europe d'alors. La duchesse de Sagan n'était pas seulement une femme belle et séduisante. C'était aussi une femme intelligente qui suivait les événements militaires et politiques et apportait, dans son vaste domaine dans le Nord de la Bohême, une aide précieuse à la cause commune. Cet arrière-plan historique est attachant à lui seul, jusqu'aux impressions que Metternich a glanées dans la France vaincue, «frivole» et bien peu «logique» (cf. sa description d'une chambre à Vandoeuvres, pp. 201—202), dans un Paris redevenu du jour au lendemain royaliste: «Paris offre le coup d'oeil d'une ville qui n'a jamais changé de maître, écrivait Metternich le 23 avril 1814. Il en va des grandes crises politiques comme des grandes souffrances physiques. Dès qu'elles sont passées elles ne laissent plus guère souvenir. Le règne de N. a disparu comme de la fumée. Ah oui c'est bien le Cèdre du Liban, — que le Roi prophète a chanté avec la force de son saint langage! Il n'existe pas trace de ce colosse. Toutes les armoiries, tous les milliards de N. qui couvraient les murs de la Capitale ont disparu — Le Français est mobile comme les enfants — il efface de sa pensée aussi vite qu'il y fixe les objets. Ce peuple d'enfants est le plus facile et le plus difficile à mener...» (pp. 252—253).

Toutefois ce qui peut attirer un nombre bien plus grand de lecteurs, c'est l'histoire d'un amour passionné. Il s'était enflammé au moment même où la lutte contre Napoléon entrait dans ses phases décisives, et il n'allait pas longtemps survivre à la victoire des alliés. Ayant pris naissance, vers le milieu de 1813, dans le cœur de Metternich, alors âgé de quarante ans, élevé par son imagination à un grand degré d'intensité, il devait prendre par certains côtés des allures d'un roman d'amour par lettres. Il est vrai que le ministre proclamait qu'il détestait les romans, mais il s'expliquait: «J'ai toujours cru et je me confirme tous les jours plus dans cette opinion que ce ne sont que les personnes qui ne savent point aimer beaucoup qui aiment la lecture des romans; elles trouvent commode de voir *comment on aime*; elles laissent faire et inventer de l'amour et du sentiment pour elles, elles achètent l'amour tout

fait et imprimé. Je pourrais écrire des romans tant que l'on voudrait, mais tous mes romans se ressembleraient; ils renferment tous l'histoire de mon coeur [...] tous mes portraits seraient les tiens» (p. 59). Un mois plus tard il pouvait écrire à celle avec qui il échangeait tant de pages exaltées: «Et puis laisse dire aux sots que je ne sais pas aimer — Tu as bien la conviction du contraire et tu l'auras journellement davantage» (p. 81; c'est M. qui souligne).

Metternich disait vrai. Dans ses lettres à la duchesse de Sagan, il faisait preuve qu'il savait aimer, surtout qu'il savait donner à sa passion une expression variée, souvent même très littéraire. Elle était parfois simple et directe, ainsi quand il lui écrivait de Teplitz (22 septembre 1813): «Me voilà au milieu des canons, des désastres, de la boue, des horreurs, et loin du bonheur, de tout ce que j'aime. Qu'as-tu fait aujourd'hui mon amie? As-tu pensé un seul petit moment au pauvre voyageur qui n'a fait que penser à toi? A se dire que sans toi la vie n'est plus rien, que près de toi elle est tout pour lui? Es-tu malade? As-tu de l'humeur? As-tu ri un petit moment de bon coeur comme je t'ai vu rire il y a bientôt 24 heures? Mon Dieu mon amie comme tu es devant moi, placée, là, toute belle, toute bonne comme tu l'es effectivement, me récompensant par un seul regard de vingt années de peines — comme je te vois, comme je crois te sentir — et comme je sens que l'amie de mon coeur est loin de moi, loin de moi pour combien de temps peut-être!» (P. 66; c'est M. qui souligne.) Cependant on retrouve dans ces lettres plutôt l'atmosphère générale du romantisme: l'imagination amoureuse s'y sert de toute une rhétorique de l'amour.

«L'amour, exposait Metternich à la duchesse, est pour moi un culte; il me porte à tout ce qui est bien, grand et bon. Toi que j'aime tu es bien plus pour moi que ce composé d'esprit et de matière que l'on nomme homme; tu es tout esprit — la matière disparaît et je tourne un culte involontaire vers cet être bienfaisant, tout bon que d'autres connaissent sous le nom de Wilhelmine. L'idée de cet être, la seule pensée à lui me ferait affronter tous les périls — supporter toutes les privations — entreprendre les plus grandes oeuvres!» (P. 71.) Bien que, en réalité, Metternich ne semble pas avoir écarté, de ses rapports avec la duchesse de Sagan, tout ce qui était «matériel», sa tendance à l'idéaliser le faisait recourir à des «clichés passionnels» tels que: «Mon amie, je donnerais tous les bonheurs de ce genre [il était «heureux en politique», son armée venant de conquérir la Bavière, O. N.] pour un seul de tes regards — pour un seul sourire — une seule preuve quelque petite qu'elle fût que je ne suis pas étranger à ton coeur» (p. 77). Elle l'amenait à faire de l'esprit dans la tradition du maniérisme des sentiments: «Si jamais je suis malade je viens à ton hôpital. Mais je crois que ta présence doit guérir bien du monde [...] Si tu veux jamais me guérir de toi deviens mauvaise» (p. 76). Se trouvant à Schmalkalden, il se laissait entraîner à un jeu de mots: «Mon amie, me voilà dans le lieu le plus protestant de la terre», lui écrivait-il ajoutant qu'en tant qu'Autrichien et bon catholique il était immunisé contre les tentations de l'hérésie. «Toi seule, continuait-il, pourrais me faire protester contre le trop peu de sentiment que tu me vouerais, mais je [te] défie bien que tu puisses me réformer sur ton chapitre» (p. 89; c'est M. qui souligne). Les lignes que Wilhelmine de Sagan envoyait à Metternich n'étaient pas non plus sans exaltation («Mon cher Clément — c'est à genoux — oui vraiment à genoux que je voudrais Vous remercier de cette lettre du 27 que je reçois à l'instant — et qui me touche jusqu'aux larmes...», p. 53) ni sans préciosité: «J'aurais envie, cher Clément, de vous gronder de ce que vous osez être malade» (p. 45); «ces lettres que je ne peux qualifier ni d'aimables ni de parfaites ni de charmantes, ni de spirituelles ni de épithète de touchantes, etc., etc., puisqu'elles sont tout cela et bien plus à la fois» (p. 70); «Soyez une fois un peu méchant pour que je puisse faire autre chose que vous remercier et vous admirer» (p. 92).

Le ministre avait d'autres ressources que sa maîtresse pour donner une expression hyperbolique à sa passion. Convaincu «d'avoir été appelé par la providence à consommer la plus grande des oeuvres» et affirmant: «nul que moi ne pouvait embrasser cet ensemble» (p. 85), il essayait de rassurer la duchesse sur la marche des événements dans un style suggestivement imagé: «L'orage, mon amie, se prépare, il grossit et va éclater bientôt. Je te demande un peu de patience et beaucoup de confiance. Crois-en moi, tu ne t'en ressentiras pas; étouffe tes pressentiments — dis-toi quand il s'élève des nuages dans ton âme que l'homme placé sur la cime de la montagne te crie d'être tranquille — qu'il domine les vallons, qu'il voit ce qui se passe à droite et à

gauche et qu'il existe une certaine hauteur morale qui comme la hauteur matérielle suit au-dessus de l'erreur et des illusions» (p. 68; c'est M. qui souligne). Comment n'aurait-il pas été tenté de magnifier sa passion et de l'élever à la hauteur de cette cime? D'où certaines oppositions emphatiques: «Mon amie et l'Europe, l'Europe et mon amie! Il n'y a guère de ressemblance entre ces idées — elles sont loin l'une de l'autre comme le bon et le mauvais — le beau et le laid, — le doux et l'amer. Cela n'empêche pas qu'avec une facilité extrême je passe de l'une à l'autre. Mon amie, je crois même que je m'arrête plus au bon, au doux et au beau. Fais ta part maintenant et devine qui de l'Europe ou de toi l'emporte dans ma pensée!» (P. 80.) «Non, je puis terrasser Napoléon et je ne parviens pas à t'aimer un peu moins...» (p. 82).

On le voit: le maniérisme avait tendance à réapparaître dans le style de Metternich. Heureusement il n'arrivait pas à en éclipser les autres aspects, de même que l'amour-culte ne réussissait pas à exclure des sentiments moins stylisés, plus naturels. L'homme d'État ouvrait d'ailleurs sa correspondance de plus en plus largement au récit des événements qui se précipitaient et auxquels il prenait part avec un engagement où se manifestait l'idée qu'il se faisait de son rôle providentiel. Il ne se souciait pas d'épargner à la duchesse toute évocation des horreurs de la guerre au milieu desquelles il passait ses jours et des fatigues qu'il devait supporter. Son amour se colorait à l'occasion de nuances «biedermeeresques»: «Je crois même, écrivait-il de Leipzig en octobre 1813, que je t'aime autrement le jour de la bataille. Ma tête s'échauffe et mon cœur se calme. Je suis comme le navigateur battu par la tempête et occupé du gouvernail; toutes les idées, toutes les sensations qui se rapportent à toi m'offrent alors les illusions d'un bonheur éloigné de tout péril, de cette douce quiétude qui fait le charme de la vie» (p. 83).

Mais au fond, cet homme actif recherchait et trouvait dans ses rapports avec la duchesse de Sagan un appui psychique: celui-ci l'aidait à réaliser avec plus d'entrain ce que lui demandaient ces mois critiques, les plus grands peut-être de sa carrière, ou il s'employait à «terrasser l'hydre». La duchesse partageait ses vues et ses ambitions, il pouvait se confesser à elle de ce que «le ciel l'avait appelé à faire»: «c'est à toi, bonne amie, à toi dont l'âme a tant de rapports avec la mienne que je puis parler ainsi — toi seule me comprendras peut-être maintenant, tu me comprendras sûrement un jour! Je ne t'aurai pas trouvée en vain!» (P. 109.) M. Arthur Breycha-Vauthier cite très à propos le passage suivant: «Je ne puis te dire, combien souvent je me demande si j'aurais la force nécessaire pour soutenir mon rôle si je n'avais trouvé un être qui digne de mon culte a parlé à la fois à mon cœur et à mon imagination [...]. Je ne le crois pas. Mon amour pour toi s'est mêlé dans les questions du monde, il m'a soutenu — animé — inspiré!» (P. 147.)

Se «mêlant dans les questions du monde», cet amour-culte planait bien au-dessus de certaines réalités plus humbles, mais qui n'en étaient pas moins des réalités. Elles ne pouvaient pas être esquivées à la longue. Dès que les grandes questions du monde furent liquidées ou presque, les petites ne manquèrent pas de prouver leur existence. Metternich aurait-il su les résoudre ou écarter par des dissertations, quelque pénétrantes qu'elles fussent, sur les «trois espèces de l'amour» et en se référant même à l'autorité de Goethe? Écoutons plutôt ce qu'il exposait à la duchesse de Bâle, en janvier 1814, quand la victoire finale sur Napoléon était imminente:

«Deux êtres placés sur une même échelle, et cette échelle intellectuelle doit ne pas être commune — se rencontrent, et se lient à mesure qu'ils découvrent ce que l'un ignorait de l'autre; des rapports s'établissent et ces rapports se resserrent en se prolongeant, car le lendemain conserve tous les besoins de la veille et il en ajoute de nouveaux. Une liaison pareille mon amie, repose sur des bases solides car son but est actif; ce qui forme celui des relations ordinaires n'est que secondaire dans un rapport pareil; je ne cherche pas en toi, la femme — je la trouverais plus ou moins bien partout; mais cet être moral, ce composé particulier d'éléments homogènes avec ceux qui constituent mon existence individuelle; je ne lie pas mes occupations aux tiennes par mon intérêt au tien; je n'ai nulle prétention à être envié, jaloux, à faire de l'effet; je voudrais pouvoir dérober à tous les regards mon bonheur; je trouve que tout regard étranger le profane; — je confonds ma vie entière avec la tienne — je ne trouve plus de limites entre nous — tout ce que je pense, je crois l'avoir puisé dans *notre fond commun*; tout ce que je sens, je t'en emprunte la moitié. Tout: présent, avenir, bonheur, peine, est à nous; voilà *mon amour*. Dis-moi

si tu crois que le jour où l'une ou l'autre nuance de ce sentiment s'effacerait, ou le *rapport secondaire* viendrait à être perdu par la force de tristes circonstances, crois-tu que ce jour-là j'aurais de l'amitié pour toi? Comment nourrir ce sentiment prolongé?» (Pp. 174—175; c'est M. qui souligne.)

Qu'on nous comprenne bien! Ces réflexions sur l'espèce d'amour que Metternich supposait être la leur et désirait qu'elle le fût n'avaient aucun rapport direct avec le déroulement des «grands» événements. Elles n'étaient que l'un des symptômes du processus de leur amour où émergeaient dès lors des problèmes très personnels qui finirent par le détruire.

Une femme qui avait été portée aux nues et qui avait répondu aux effusions de ce culte par une exaltation pareille, pouvait-elle constater sans inquiétude que son amant en venait à souligner la distinction entre la «femme» et son «être moral», à préférer aussi explicitement, aux relations qu'il qualifiait de «secondaires», des rapports cachés aux regards des profanes et, envisageant la perte possible de leurs relations «secondaires», à méditer sur la façon dont il pourraient en ce cas nourrir leur «sentiment prolongé»? Pour la duchesse de Sagan, ce prolongement équivalait au contraire à une union qui, loin de rester un bonheur caché aux autres, devait devenir manifeste. Or, Metternich était marié avec la petite-fille du prince de Kaunitz et père de famille; il était en outre un bon catholique. Il ne pouvait donc pas songer au divorce. Et il avait sa conception de l'amour (qui ne lui était nullement particulière), ne le croyant «cultivable» qu'en dehors des liens qui associent deux êtres pour la vie de tous les jours. Il fut obligé de l'exposer à son amie:

«Pourquoi des rapports du coeur libres tiennent-ils plus longtemps que l'amour dans le mariage? C'est le ménage qui tue. Il brouille ou fait dévier l'amour. Un autre sentiment le remplace — un sentiment qui surtout devient très puissant dès que vous avez des enfants, — mais ce n'est plus de l'amour. Il faut des journées de désir et des heures de jouissance, des années de mérite et des moments de récompense! Tels sont mes principes! Les crois-tu erronés?» (P. 234, lettre du 16 mars 1814; c'est M. qui souligne.)

La duchesse de Sagan ne les partageait pas. On sait trop bien qu'elle insista sur leur mariage. Metternich ne s'inclina pas. La rupture — la fin du roman d'amour où la vague de la passion s'était élevée si haut — est consignée dans une lettre de la duchesse écrite à Metternich en juillet 1814:

«... Tout est si complètement changé en nous qu'il n'est point étonnant que nos pensées et nos sentiments ne se rencontrent plus en rien, et que nous nous trouvions dans une situation plus qu'étrangère l'un à l'autre — Je commence à croire que nous ne nous sommes jamais connus — Nous poursuivions l'un et l'autre un fantôme. Vous voyiez en moi un modèle de perfection, moi en Vous tout ce qu'il y a de beauté et de grandeur intellectuelle, quelque chose bien au-dessus de l'honneur — Par une suite naturelle de ces illusions Vous avez trouvé bon de me faire descendre dans Votre imagination aussi bas que j'y avais été placée haut — Moi, avec plus de calme, je ne me déciderai qu'après notre conversation, après en avoir attendu le résultat mais j'ai grande envie de Vous croire un homme comme ils sont à peu près tous — Pardon de ma sincérité —> (p. 258).

Ce n'est pas dans cette correspondance qu'est abordée ouvertement la question de leur mariage. On n'y trouve que l'écho éloquent dans la lettre si désabusée et si franche de la duchesse que nous venons de citer. La grande vague de la passion semble soudain retombée, du moins chez la duchesse. Ce qui suit dans le volume dont nous parlons, c'est une série de lettres raréfiées que lui a continué à adresser pendant quelque temps Metternich. La correspondance éditée par Madame Maria Ullrichová n'en compte plus aucune de la plume de la duchesse de Sagan.

Nous n'allons pas nous arrêter au problème de la fidélité de la duchesse aux hommes rencontrés dans sa vie, ni tâcher d'éclaircir celui de la véracité de ce que Metternich a affirmé à la comtesse de Lieven, à savoir qu'il n'avait jamais aimé la duchesse: cela dépasserait de beaucoup notre compétence.

Qu'on nous permette de dire seulement que pour un Tchèque qui, comme tous ses compatriotes, a aimé dans son enfance le récit délicieux de Božena Němcová *La Grand-mère*, où la duchesse de Sagan apparaît sous des traits idéalisés, ou qui connaît son évocation dans la chronique romanesque de l'historien-romancier Alois Jirásek *Chez nous*, la lecture de sa correspondance avec Metternich et les péripéties de sa passion

ont un attrait particulier. Mais hâtons-nous d'ajouter que cette correspondance intéressera vivement n'importe qui se préoccupe de l'époque des guerres antinapoléoniennes dont elle est l'un des documents les plus attachants. Il faut saluer avec sympathie sa publication qu'une vingtaine de photographies, de reproductions et de fac-similés achèvent de rendre de présentation élégante et agréable. *Otakar Novák*

ČESKÁ, SLOVENSKÁ A MAĎARSKÁ PRÓZA V ANGLIČTINĚ

V edici *The World's Classics*, vydávané v Oxford University Press, vyšly po Čechových povídkách a jugoslávských novelách také výběry českých a slovenských a dále i maďarských krátkých próz. Česká próza pronikala do anglo-amerického prostředí již od časů Setona-Watsona, kdy česká a slovenská otázka vzbuzovala na prahu první světové války nový zájem dohodových mocností; jakož i jinde nejvíce pozornosti tu posléze vzbudila díla Karla Čapka a Jaroslava Haška. Z maďarské prózy zde zaujal především Mór Jókai, kromě něho ovšem i Herczeg, Gárdonyi a další. O popularizaci maďarské prózy v anglo-americkém světě zasloužil se zejména nedávno zemřelý profesor clevelandské university J. Reményi. Nečetné anglické antologie maďarské literatury však věnovaly více místa poezii; stejné to ostatně bylo i v případě české a slovenské literatury.

Výbor české a slovenské prózy *Czech and Slovak Short Stories* (Oxford University Press, London 1967) sestavila, přeložila a uvedla předmluvou Jeanne W. Němcová. Jde v podstatě o výbor českých povídek; slovenskou literaturu tu představují pouze Anton Hykisch a Jaroslava Blažková. Ze Slováků tu mohl být ještě alespoň Janko Jesenský, Martin Kukučín či jiný charakteristický zástupce starší prózy a alespoň jeden další zástupce současných autorů (Dominik Tatarka, Alfonz Bednár apod.). Výběr českých spisovatelů je mnohem bohatší, třebaže i ten je trochu jednostranný a preferuje příliš realistickou linii naší prózy. Neměl by tu chybět ani Jaroslav Duřich, Karel Schulz a další, bez nichž obraz české prózy není dost výstižný.

Výbor uvádí povídka *Sestry* od Boženy Němcové, jejíž dílo — jak ukazuje autorka i v úvodu ve srovnání s dalšími anglickými autory — bylo anglickému literárnímu povědomí vždy neobyčejně blízké. Jde totiž o spisovatelku typologicky velmi příbuznou populární Jane Austenové, jak na to upozornil na Slovanském sjezdu v Praze v srpnu 1968 prof. Cyril Bryner z Kanady. Také následující autoři Neruda a Herrmann jsou svým vyprávěčským stylem jako stvoření pro anglického čtenáře. Nevím, zda to lze již předpokládat o Karlu Václavu Raisovi, který sem ovšem jako typický reprezentant realistické prózy s náměty z venkovského života nepochybně patří. Zasloužně je, že Angličané se tu setkají kromě obligátního Haška a Čapka také s Ivanem Olbrachtem a Karlem Poláčkem, jehož Polepšení Felixe Piskory z Povídek pana Kočkodana náleží k mistrovským kusům i po stránce překladatelské. Tato poláckovsko-haškovská rovina také překladatelce nejlépe seděla, ačkoliv se zdarem přetlumočila např. i Hrabala. Výbor současné české prózy je vůbec nejpestřejší, třebaže pro různost autorů ne vždy stejně zdařile přeložený; kromě Jana Drdy a Ludvíka Aškenázyho zde nacházíme i Josefa Škvoreckého, Arnošta Lustiga, Josefa Nesvadbu, Ivana Klímu, Jana Beneše aj.

Překlady, třebaže nevyšly všechny stejně přesně jako překlad Poláčka, nelze vytknout podstatnější chyby, dá se naopak říci, že jsou velmi čtivé, plynulé a svižné. Dobrý je i úvod obeznámující čtenáře se základními rysy vývoje české prózy, uvést možno jen několik drobných omylů. Tak např. r. 1475 nevyšel poprvé tiskem český překlad bible, nýbrž jen překlad Nového Zákona, Jan Neruda nebyl vydavatelem, nýbrž pouze redaktorem Národních listů, atd.

Publikace Jeanne W. Němcové působí celkově velmi sympatickým dojmem a záslužně propaguje českou a slovenskou prózu v anglicky mluvícím světě.

Další knížkou edice *The World's Classics*, o níž se tu hodláme zmínit, je výbor maďarské prózy *Hungarian Short Stories* (Oxford University Press, London 1967), dílo vydané v součinnosti s budapeštským nakladatelstvím Corvina, jež zajistilo i překlady do angličtiny od různých překladatelů. Jde vesměs o osvědčené překladaatele, kteří sice nepatří k předním překladatelským osobnostem (těch se anglické literatuře od dob Aranyových a Babicových v současné době mezi Maďary již nedostává), avšak představují velice solidní průměr. Hodnotu knihy zvyšují i zasvěcené biografické poznámky o každém z vybraných autorů v závěru publikace.